

Simon Antech

Je reviendrai mourir en France

ROMAN AUTOBIOGRAPHIQUE



société des
écrivains

Simon Antech

**Je reviendrai
mourir en France**

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains*, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je suis né dans un petit village sur les coteaux du Roussillon, quelques années avant la dernière guerre mondiale. Nous étions une famille très unie : nous vivions tous ensemble avec mes frères, mes parents et grands-parents nous étions heureux.

Mon père possédait une boucherie charcuterie. Le rationnement commençait à se faire sentir, mais avec de la viande, mon père se débrouillait pour avoir de l'huile, du sucre et des produits se faisant de plus en plus rares.

Nous avons un petit troupeau de brebis et les jours sans classe, le jeudi et bien sûr le dimanche, j'allais avec mon père faire paître les brebis au bord du petit ruisseau qui contournait le village.

— Que fais-tu, Papa ? demandais-je.

— Tu vas voir, Toto, me répondait-il.

Il m'appelait Toto, je n'aimais pas trop ce surnom mais tant pis j'acceptais... Il coupait avec son gros couteau quelques roseaux et fabriquait un joli petit moulin qui tournait et tournait.

— Tourne gentil moulin par l'eau du ruisseau, tu as vu Toto ?

— Bravo, bravo Papa !

Ainsi allait la vie... Malgré les problèmes de la guerre, ça allait plus au moins bien, mon père n'était pas à la guerre, Il avait été exempté du service à cause de ses jambes : il avait été pompier volontaire et lors d'un incendie avait eu les jambes brûlées.

À cette époque il n'y avait pas autant de voiture qu'aujourd'hui. Seuls les deux ou trois riches vigneron du village en possédaient, des Citroën Traction Avant ou bien les Renault Viva Grand Sport. On allait vendre la viande dans les villages alentours avec un cheval attelé : une trotteuse, il appelait cela une trotteuse parce qu'il faisait trotter le cheval. Pour nous ce n'était pas un cheval c'était une jument belle comme tout ; elle s'appelait Cocotte, mon père l'avait achetée toute petite, nous l'avions élevée au biberon. Quand elle avait faim, elle rentrait dans la cuisine. Nous avions une grande maison, la cuisine était spacieuse et équipée d'une cheminée massive, en hiver quand le vent du nord hurlant fort, nous étions bien près du feu, les flammes jouaient dans le foyer ; il n'y avait pas la télévision, mais nous étions bien quand même. Nous caressions les deux chats de la maison ; en été ils étaient bien blancs, en hiver ils devenaient noirs comme du charbon après s'être couchés sur la plaque du feu.

Un jour du début de l'année quarante, mon père reçut un ordre de l'État-major militaire de présenter la jument Cocotte à la caserne de la ville voisine. C'était la réquisition de tous les chevaux de France pour les envoyer au front lutter contre les panzers allemands. Comment est-il possible que les services d'espionnage français et anglais n'aient pas su qu'Hitler préparait une guerre, fabriquait des quantités d'avions, de tanks et de matériel de guerre ? Nous ne rentrerons pas dans la politique.

Voilà que Cocotte se bagarrait contre les panzers dans les Ardennes et un jour, on nous informe qu'elle avait été tuée. Nous avons pleuré et pleuré. Nous avions eu l'espoir qu'un jour elle reviendrait de la guerre. Comme nous n'avions plus la jument pour aller vendre dans les patelins voisins et que malgré la guerre mon père se modernisait : du trotteur nous sommes passés à l'automobile. Il revint un jour de la ville

voisine, je ne sais pas où il avait déniché cette bagnole ! C'était une Renault ; elle était verte, un vert caca d'oie, le capot du moteur était pointu et le volant à droite, à l'anglaise. Elle ne trottait pas elle roulait, enfin pas toujours, parfois il fallait la pousser pour la faire démarrer ! Heureusement que c'était une synchronique. D'ailleurs à cette époque on ne parlait pas d'automatique, plusieurs fois on était restés en carafe à mi-chemin. Dans ces moments-là, Papa descendait en se lamentant un peu, bien qu'habitué aux caprices de Bébelles. Oui, ce n'était plus Cocotte c'était Bébelles. Il me regardait :

— Alors Toto que fais-tu ! Il faut pousser merde, on ne va pas rester là une éternité !

Et on poussait, poussait et quand Bébelles avait pris un peu d'élan, mon père grimpait : vroum vroum, ça repartait jusqu'à la prochaine panne.

À cette période de la guerre nous avions le rationnement pour l'alimentation et pour l'essence. Le gouvernement de Vichy, vous savez, France occupée, France libre : libre, il fallait le dire vite ! Le gouvernement délivrait donc une quantité limitée d'essence aux médecins, ambulances et commerçants. L'essence que recevait mon père pour faire ses ventes dans les patelins voisins n'était pas suffisante. Il fallait trouver une combine ! Un jour je le vis bricoler le moteur de Bébelles ; il ajusta un récipient type réservoir d'environ trois litres de capacité ; je lui demande :

— Que fabriques-tu, Papa ?

Il me répondit :

— T'occupe pas Toto, demain nous allons voir si ça marche ! (Je m'appelle Marcel mais il me disait toujours Toto). À cette époque, dans les années quarante, on était loin de penser aux biocombustibles ! Le Brésil qui aujourd'hui est le premier à faire rouler les voitures avec l'alcool de canne à sucre, était